

MARY AUSTIN

traduction
JEAN-LUC TENDIL

LE TROUPEAU

l'aventure des bergers basques
et alpins dans l'Ouest américain



La maison de Mary Austin aux environs de Kearsarge, Owens Valley, Californie

PRÉFACE

par Jean-Luc Tendil

Mary Austin. Qu'on nous permette de dépoussiérer ce nom que les bibliothèques d'outre-Atlantique, vastes cimetières où remuent frénétiquement les asticots de quelques modes éphémères, gardent en leur sein comme une tombe oubliée. Pour s'arracher à l'indigence et peut-être aussi au fardeau quotidien d'un mariage bancal et d'une maternité malheureuse, Mary Hunter Austin (1868-1934) choisit, à l'aube du vingtième siècle, dans une Californie montagnaise que quelques durs-à-cuire s'emploient à rendre plus docile, le métier improbable d'écrivain. Elle accomplit même l'exploit d'en vivre, enchaînant nouvelles, poèmes et pièces de théâtre.

Avec *Le Troupeau*, paru en 1906 et jamais traduit en français jusqu'à ce jour, elle nous livre ce qu'on pourrait appeler un récit poético-ethnologique. Elle y décrit un métier d'hommes pratiqué par des étrangers au cuir tanné (souvent Français: Alpains et Pyrénéens), aux dialectes et aux manières déroutantes, des hommes à pied dans un pays où l'on vénère les hommes à cheval: les derniers bergers de Californie qui à l'approche de l'été mènent leurs troupeaux vers les hauts plateaux de la Sierra Nevada. Ils allaient bientôt s'évanouir en même

Le troupeau

temps qu'un pan de l'histoire américaine. Non seulement cette femme prétendait parler des hommes, mais elle s'intéressait aux plus « lointains » et aux plus mystérieux d'entre eux, aux plus sauvages et aux plus arriérés auraient même dit les citadins d'une époque pas moins féconde en préjugés que la nôtre. Voilà pour l'audace.

Pendant des années, elle les observa au cours de ses vadrouilles à flanc de colline, éprouvantes et enivrantes flâneries dont le besoin était semble-t-il impérieux. Elle s'invitait à leurs bivouacs, franchissant lestement les barrières de la langue, de la culture, des préjugés, du qu'en-dira-t-on. Puis vint le moment de coucher sur le papier ce qu'elle avait vu, humé, entendu, de prolonger par les mots les racines fantomatiques que ces êtres de chair avaient plongées dans une terre d'exil : leurs vies, leurs modestes projets et leurs ardents désirs, quelques bribes de leurs passés respectifs, quelques éclats de leur extrême sensibilité qui s'imprégnait de la beauté du monde et digérait ses catastrophes, tout cela constitue le sujet du livre. Mais aussi leur place dans la société, dans la culture et dans l'imaginaire américains, sujet ô combien polémique en ce début de vingtième siècle où les États-Uniens s'employaient encore à tailler les figures de leur épopée dans le roc d'un pays tout neuf et déjà meurtri. Travail qui relève du saccage mémoriel autant que de l'engendrement : l'Histoire retient le chevalier et oublie la piétaille. Pondérant donc la mythologie naissante sans la renier, Mary Austin montrait combien le modeste berger avait tout autant contribué à façonner les paysages

Préface

de Californie que le fier *cowboy*. Elle rendait au marcheur des hauts plateaux l'hommage humble et puissant qu'il méritait.

Avec simplicité, elle déchiffrait, traduisait dans une langue rugueuse et poétique abrasée par le soleil, le vent ou la pluie, tout ce que le public américain de l'époque n'avait pas encore vu ou ne voulait pas connaître; tout ce qui, pour être perçu, pour être compris et pour être aimé, requiert une acuité psychologique et affective que la vie urbaine tend à émousser; une patiente curiosité, un goût de la lenteur, propres à celles et ceux qui aiment à découvrir les choses et les gens. Mary Austin est une randonneuse dont la plume vadrouille elle aussi, pour esquisser le portrait des gens qu'elle a eu le bonheur de croiser et de côtoyer au cours de ces rêveuses pérégrinations. Elle comprend que la beauté du monde émane parfois, par inadvertance, de ce que le travail des hommes et les lents mouvements de la nature, accouchements douloureux ou épanouissements voluptueux, s'enchevêtrent et se façonnent mutuellement.

De ce monde-là, elle semble nous dire que les bergers immigrés de Californie sont les derniers représentants en Amérique. Dans le monde qui advient, dans celui qu'elle voit prendre forme aux dépens de celui qu'elle chérit, au contraire, l'engendrement fait place à la production, la production procède toujours d'un arrachement ou d'un déchirement, et lorsqu'on prétend préserver une infime partie du territoire de ce fauchage ou de ce carnage mécaniques qui se mettent en place,

Le troupeau

c'est une carte postale, presque insipide et sans odeurs, qui se présente au regard avide du touriste consommateur d'images, un jardin que l'on croit intact, mais que les mains délicates d'une administration redoutable bichonnent et capitonnet en permanence : c'est l'époque des premiers parcs nationaux.

Loin de s'insurger contre la marche de l'Histoire, elle est même impressionnée par la rapidité d'exécution de tous ceux qui interviennent désormais dans l'élevage du mouton ou dans la récolte de la laine. Mais elle n'oublie jamais le temps céleste des étoiles qui ont brillé pour les gens d'avant et brilleront pour les gens d'après, ni le temps terrestre des saisons sous l'égide desquelles ces travaux sont accomplis par des hommes qui vont et viennent. Tous participent d'une harmonie qui bien souvent les dépasse, et tous l'intéressent également.

Non, d'ailleurs que tous les hommes soient égaux à ses yeux : dans toutes les « races » et les milieux, elle aime à déceler des individualités exceptionnelles, un supplément d'âme qui aide à rendre meilleur ce monde malléable sous un ciel immuable, ce monde immobile sous la mue perpétuelle des nuées. Difficile de rester indifférent à ses descriptions du ciel de la Sierra, à midi, le soir ou la nuit, un ciel-temps dont la conscience, parfois obsédante, est peut-être ce qui nous sépare le plus nettement des animaux. Cependant, même cette distinction-là n'est pas donnée comme une évidence : elle sait les saisons, les plantes qui surgissent, les fruits qui mû-

Préface

rissent, les êtres minuscules qui prennent spontanément leur place dans l'harmonie du monde; elle observe les moutons que semble gouverner un esprit mystérieux, quelque chose de plus puissant ou de plus absurde que l'obéissance; elle épie les prédateurs qui rôdent et s'émerveille de leurs ruses et de leurs rages, mais aussi de leurs imprévisibles élans communicatifs qui semblent jaillir du regard, voire de quelque magnétisme imperméable à l'intelligence humaine dont l'infirmité se contente des mots. Ainsi, deux coyotes se rencontrent, se parlent et se comprennent :

Ah, ce regard! Il n'a rien à envier à celui que vous m'adresserez peut-être si je vous dis que le coyote ressemble étrangement à l'homme: un regard qui pétillie d'abord d'intelligence pour devenir plus profond, se muer en une divination de ce qui est au-delà du visible et du dicible.

Ceux qui ne possèdent pas ce don de l'observation poétique, ce sens inné de la beauté qui à chaque instant irrigue le monde et contient sa cruauté comme un désordre nécessaire à ses déploiements gracieux; ceux qui n'ont pas cette intuition première d'un monde qui saigne pour mieux cicatriser; ceux-là ne seront peut-être pas de mauvais bergers, nous dit-elle, mais leur âme se desséchera à force d'arpenter l'immensité silencieuse :

[C]ondamnés à la solitude, on dit parfois qu'ils sont « fêlés », comme si la sève de leur humanité s'était lentement écoulée par une faille imperceptible.

Le troupeau

D'autres, au contraire, reviennent des hauts plateaux à la fois épanouis et approfondis, révélés à eux-mêmes et aux autres :

[L]orsque fut mise en place la gestion des forêts, on vit des villageois s'essayer à la nouvelle activité qui s'offrait à eux. À la fin de la saison, la sélection ayant fait son œuvre, ceux qui avaient fait leurs preuves revenaient avec des yeux limpides et les coins de la bouche affermis par une confiance récemment acquise. Même ceux dont la compagnie était difficilement supportable avant leur départ offraient maintenant l'avantage d'une conversation plaisante.

On peut parfois reprocher à Mary Austin un style presque ésotérique, épousant au plus près les impressions et les humeurs vagabondes de son esprit qui se consacre à l'observation et s'abandonne à la contemplation. On peut être dérouté par ce que des expressions ou des tournures joliment désuètes (en anglais : "*seek them he must*", "*unbeknown*", "*if the herder hears not*"...) se mêlent à une familiarité de formulation presque dialectale. On peut s'agacer du détachement quasi désinvolte avec lequel elle parsème son texte d'allusions littéraires, religieuses, historiques, au risque de le submerger. On peut être déconcerté par la façon dont elle enchevêtre la description rigoureuse des modes de vie et des mentalités propres aux différents acteurs socio-économiques, et les transports lyriques où le berger se meut en élément constitutif d'un décor naturel exaltant. D'aucuns ne manqueront pas non plus d'être troublés par un certain élitisme anglo-saxon qui, dans son esprit

Préface

protéiforme, cohabite curieusement avec une admiration sincère envers ces pâtres venus d'ailleurs, pétris d'idéaux politiques – ce sont pour la plupart d'ardents républicains, au sens français du terme – et d'une surprenante culture littéraire. Certes, Mary Austin se plaît dans le vivant chaos des sierras, elle se remplit les poumons d'un air qui fleure le tumulte et la liberté, mais elle est aussi fille de la conquête de l'Ouest, elle aime l'uniforme et révère l'ordre et la loi des maîtres du pays. Or, c'est justement cette texture complexe qui rend l'œuvre inclassable et inestimable. *Le Troupeau*, c'est un fatras sensible et intelligent, un fourre-tout d'une sauvage délicatesse qui va son chemin et nous parle de l'homme et de la nature, de l'univers et de ses créatures. Tourner les pages qui suivent, c'est apprendre en rêvant.

*Dédié aux gens d'Inyo pour leur amabilité,
ainsi qu'aux gens du Livre*

Le troupeau

LA TRANSHUMANCE EN CALIFORNIE [*Long Trail*] et ses deux principaux itinéraires : la vallée de San Joaquin et la vallée de l'Owens. C'est à cette dernière que Mary Austin s'est principalement intéressée.

Avant la création des parcs nationaux, les troupeaux remontaient l'Owens River au printemps, et redescendaient par la vallée de San Joaquin à l'automne, après avoir traversé la Sierra. Certains faisaient le trajet en sens inverse.

CALIFORNIE

NEVADA

Vallée de Sacramento

S i e r r a

Lac Tahoe

Lac Mono

Yosemite nat. park

Vallée de l'Owens

White Mountain

Deep Springs

N e v a d a

Vallée de San Joaquin

Kearsarge

Lone Pine

Lac Owens

Monts Inyo
Death Valley

Red Rock

Mojave

Désert de Mojave

Tejon

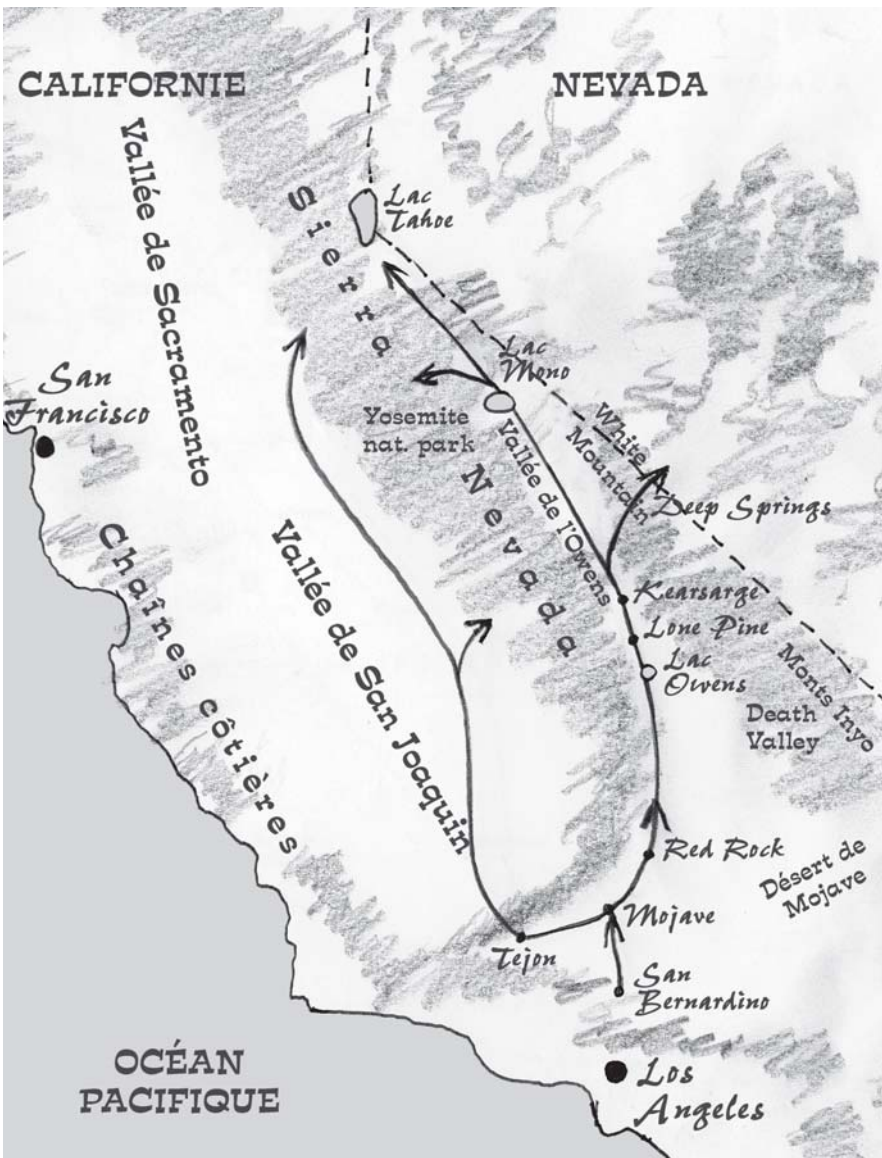
San Bernardino

Los Angeles

San Francisco

Chaînes côtières

Océan Pacifique





I. L'ARRIVÉE DES TROUPEAUX

Comment Rivera y Moncada amena les premiers d'entre eux en Haute-Californie. Une préface à ne négliger sous aucun prétexte

Époque riche en événements que celle où le capitaine Fernando Rivera y Moncada, parti de Velicatá en Basse Californie, amena dans ce pays les premiers troupeaux de moutons.

Cette année-là en effet, Daniel Boone¹, à cours de pain, de sel et d'amis, distingue enfin le murmure onduleux de jeunes ruisseaux dans la « Terre sombre et sanglante »². Il est pris d'un ravissement prophétique. La même année encore, des soldats britanniques abattent des hommes dans les rues de Boston³ au prétexte qu'ils

¹ Pionnier américain, il ouvrit une nouvelle route migratoire vers le Kentucky dans les années 1770, à travers un col des Appalaches connu sous le nom de Cumberland Gap. Le murmure « prophétique » qu'entend Daniel Boone en arrivant au col depuis le sud est probablement celui d'un ruisseau amorçant sa descente vers ce qui est déjà le bassin versant du Mississippi : le col ouvre donc la voie non seulement à la colonisation du Kentucky, mais encore à la conquête de l'ouest.

² « *Dark and Bloody Ground* » en anglais. C'est ainsi que le chef cherokee Dragging Canoe surnomma le Kentucky après sa victoire sur les Shawnees dans les années 1770, victoire dont il n'oubliait pas le prix tragique.

³ Référence au massacre de Boston – *The Boston Massacre* aux États-Unis – du 5 mars 1770 qui est un épisode de l'opposition entre les colonies britanniques en

Le troupeau

commencent à se revendiquer fièrement Américains et à raisonner en conséquence. La même année enfin, Junípero Serra ⁴ hisse la croix au bord d'un abondant cours d'eau dans le havre de Monterey. Sur la côte orientale quelques coups de feu encore poussifs, sur la côte occidentale quelques coups de cloche en appoint du doux babillage des troupeaux.

Tout cela se passait bien des années après qu'Oñate eut aperçu les collines pourpres de la Haute-Californie ⁵ se profiler telles des nuages sur le Couchant, et que Cabrillo ⁶ eut dépassé ses rivages paisibles. La terre s'étendait encore intacte et vierge. C'est alors que Dieu intima à Sa Majesté le Roi d'Espagne d'en faire la conquête par l'entremise des Franciscains. Ce surgissement des moines gris n'est pas sans rappeler le retour d'Esdras pour reconstruire Jérusalem. « Et tous ceux qui étaient à l'entour les fortifièrent en leur donnant des vaisseaux d'argent ⁷ », des clochettes, des habits sacerdotaux et des nappes d'autel, du maïs à semer et des bestiaux pré-

Amérique du Nord et la Grande-Bretagne pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle et qui aboutira en 1775 à la Révolution américaine et à la guerre d'indépendance.

⁴ Prêtre missionnaire franciscain qui fonda de nombreuses missions dans le Nouveau Monde.

⁵ Autrement dit, ce qui est aujourd'hui la partie états-unienne de la Californie, par opposition à la Basse-Californie mexicaine.

⁶ Au XVI^e siècle, Juan de Oñate est un explorateur terrestre et Juan Rodríguez Cabrillo un explorateur maritime, tous deux employés par la couronne d'Espagne.

⁷ *La Bible*, Esdras, 1:6. Esdras et ceux qui le suivent, s'en allant reprendre en main Jérusalem, reçoivent des mains de la foule et des autorités les dons qui leur permettront, une fois sur place, de doter les serviteurs du Temple.

L'arrivée des troupeaux

levés dans les missions de Basse-Californie. C'est sous l'autorité de Rivera y Moncada que tout cela fut accompli. Et le Père d'apporter cette précision dans son journal: « Bien que tout fût mené d'une main de fer, on en supporta la rigueur au nom de Dieu et du Roi ».

Quatre expéditions, deux maritimes et deux terrestres, partirent du Vieux Mexique. Le señor San José jouissant d'une certaine renommée à l'époque, pour avoir délivré San José del Cabo d'une nuée de criquets, il se vit confier les rênes de l'entreprise, tandis que Serra, à la demande de sa Majesté, dit une messe de supplication. Les quatre expéditions se rejoignirent à San Diego après avoir essuyé bien des épreuves, le scorbut pour les équipages, la soif et les désertions pour les expéditions terrestres. On était maintenant en juillet, et à une demi-lieue de la baie, qui ondulait sous la chaleur, les fleurs de cactus crevaient l'air brûlant comme des lames de feu.

Il semble que le señor San José fût allé au bout de ce qu'il lui était possible de faire: Serra ayant envoyé Crespi et Portolá vers le nord sans même attendre que la mission de San Diego de Alcalá fût officiellement fondée, ces derniers ne trouvèrent rien qui évoquât à leurs yeux hagards le havre de Monterey pourtant si désiré, et ils ne rentrèrent à la Mission, encore fort peu productive, que pour affronter la question d'un abandon pur et simple. Le bon Junípero, ayant lui-même épuisé les ressources de son imagination, résolut de s'en remettre à l'hypothétique bienveillance du Divin, et institua une *no-*

Le troupeau

vena. Neuf jours durant, Saint Joseph fut imploré, par la prière, l'encens, et les volutes des cierges. C'est à la dernière heure du dernier jour, le 19 mars 1770, qu'apparut, sur la ligne bleue de l'horizon, la blanche mèche d'une voile salvatrice. Après cela, Serra entreprit avec succès la seconde expédition vers Monterey, alors que Don Fernando de Rivera y Moncada était reparti vers le sud en compagnie d'une vingtaine de soldats afin de ramener les troupeaux de Velicatá.

Depuis le village, la couleur du pavot se déployait comme un feu rampant dans le chaparral ⁸, l'air était saturé du parfum des violettes aux franges jaunes et pâlissantes comme les cheveux blonds délavés des enfants qui passent leur temps à jouer sur la plage. Don Fernando quitta Velicatá en mai. Bénie est la terre qui contient le souvenir de ce qu'il y vit: les « cierges du Seigneur » ⁹, grands, immaculés et au parfum entêtant, les longues tiges de chamise ¹⁰ surmontées d'un plumbeau, l'inextricable taillis de la *meghariza*, les bandes de *chili-cojote* constellées d'étoiles jaunes, les baies de sumac rougissantes dont les *Padres* ne tiraient pas encore la cire qui leur permettrait bientôt de remédier à la pénurie de cierges, les ravins escarpés tapissés de lotiers et de *toyon*, le bleu des collines qui flottaient à midi

⁸ Formation buissonnante à ligneux bas de climat méditerranéen, spécifique de la Californie (équivalent au maquis et à la garrigue dans le sud-est français, au bush australien, au fynbos sud-africain, au matorral espagnol).

⁹ *Hesperoyucca whipplei*. Ici traduit mot à mot de l'anglais.

¹⁰ *Adenostoma fasciculatum*.

L'arrivée des troupeaux

dans les ondes d'un mirage. L'eau fut bien rare au cours de ce périple, aussi rare d'ailleurs que l'herbage était maigre. Les bivouacs arides se succédaient une nuit après l'autre. Les collines que les hommes approchaient réveillaient en eux l'espoir de trouver quelque source, mais elles ne dévoilaient à leur passage qu'une sécheresse osseuse, inhospitalière, hérissée de cactus et de buissons-ardents.

Poursuivant sans fléchir leur nonchalante progression vers le nord, ils finirent par humer la fraîcheur de l'air marin. Ils entendirent bientôt le chant nocturne de l'oiseau-moqueur¹¹, hantant de sa douceur farouche les bosquets d'arbres à cire, et, à encore deux jours de San Diego, ils rencontrèrent les messagers du gouverneur Portolá qui se dirigeaient vers le sud pour annoncer la nouvelle de la fondation de Monterey. C'était en juin 1770. Nul doute que ceux de San Diego entendirent avec joie le tintement des clochettes et le bêlement du troupeau.

Sous la gestion prévoyante des *Padres*, les moutons se multiplièrent tant et si bien que trois cent vingt mille têtes paissaient sur les terres de la Mission au moment de la sécularisation. On tissait des couvertures, des sarapes¹² et une sorte d'étoffe appelée la *jerga*, mais la laine était pauvre et peu épaisse. On imagine que le gouvernement central était soucieux de ne pas susciter l'émergence d'une production faisant concurrence à celle de l'Espagne. La sécularisation de 1833 provoqua

¹¹ Merle américain

¹² Les sarapes sont de grandes pièces de tissu.

Le troupeau

l'effondrement de la population ovine avant que des variétés rustiques importées du Mexique ne vinsent satisfaire le goût du public pour les saveurs âpres de leur viande. Ces « moutons mustangs », petits, malingres et principalement noirs, ne donnaient que deux livres et demi de laine et ils étaient si sauvages qu'il fallait être à cheval pour les garder. C'est à peu près à cette époque que des béliers furent importés de Chine, sans d'ailleurs que cela n'améliorât la race de façon notable. Il fallut attendre les fiévreuses années cinquante pour voir arriver des hommes dont le métier avait trait, de près ou de loin, au mouton. Ceux qui avaient gardé des troupeaux en hivernage sur les collines verdoyantes de la Nouvelle Angleterre commencèrent à entrevoir les possibilités que recelaient les herbes de ces chaînes côtières où l'on s'enfonçait jusqu'à la taille.

En 1853, William W. Hollister fit passer trois cents brebis par la grande piste des migrants. Ce fut le début d'une fortune. Imaginez un peu les épreuves éreintantes, les rivières ou les cols à franchir, les feux qu'on allume pour éloigner quelque menace, les rares points d'eau, l'écoulement interminable des jours et des nuits, et songez qu'en un jour de marche, un mouton parcourt à peine plus de dix kilomètres!

Il y eut, n'en doutons pas, des moments où prévalait l'urgence, et d'autres où l'on avait loisir de se prélasser dans de grasses prairies, mais les faits sont là pour témoigner que Hollister était un homme d'une patience à toute épreuve.

L'arrivée des troupeaux

L'année suivante, Salomon Jewett père ayant fait transporter un troupeau par l'isthme de Panama, l'amélioration des races commença. Dès le début, les affaires prospérèrent. Il se trouve encore des hommes pour vous raconter qu'ils ont déboursé jusqu'à douze dollars pour un mouton bien gras. En Californie, le pastoralisme connut son âge d'or avant l'apparition des Français sur les mesas¹³. Les propriétaires avaient alors, par le seul fait qu'ils l'occupaient, des droits à faire valoir sur telle ou telle pâture, et ces droits étaient respectés par leurs voisins. Mais, soudainement, le territoire fut envahi par de petits hommes sombres qui faisaient paître là où il y avait de l'herbe, restaient toujours entre eux, gagnaient de l'argent rapidement et retournaient en France pour le dépenser. Le soir, avec effroi, le pionnier solitaire voyait l'horizon se voiler sous la poussière qu'ils soulevaient, et, le matin venu, enrageait au spectacle des terres dévastées qui auraient dû nourrir ses propres bestiaux. La fumée des forêts en feu témoignait contre eux au tribunal du Très Haut. De tout cela, il sera question plus en détail par la suite. S'il était un seul avantage à mettre au crédit de la réforme des droits de douane au début des années quatre-vingt, c'est qu'elle a sauvé, pour notre plus grand bonheur, des milliers d'arpents d'arbres et d'herbes sauvages.

Les autres effets de cette réforme sont indiqués en bonne place. Disons en tout cas que la chute des prix aura per-

¹³ Plateau constitué par les restes d'une coulée volcanique dominant les environs par inversion de relief.

Le troupeau

mis d'éloigner des métiers de la laine ceux qui s'y étaient fourvoyés. Ne pouvaient, dès lors, y prospérer que les bergers qui se distinguaient par la prévoyance et la mesure. À ceux-là, la nécessité de préserver l'herbage s'imposait comme une évidence, quoique ce ne fût pas dans un élan généreux ni pour le bien d'autrui qu'ils désirassent cette préservation. Ainsi, alors que le pastoralisme avait recouvré son statut d'activité rentable, querelles et filouteries firent un retour en force, au sujet cette fois de l'interdiction de pâturer dans les réserves forestières. On en est là aujourd'hui, car même si certains éleveurs propriétaires reconnaissent la valeur des points d'eau aux berges boisées, il en est d'autres auxquels l'injuste différence de traitement entre les moutons et les bêtes à cornes sert d'excuse pour enfreindre la loi. Or, de même qu'une poignée de Cotswolds¹⁴ est parfaitement capable de démoraliser quelques affables Merinos, de même le berger inconséquent jette l'opprobre sur l'ensemble de la profession.

Mon rôle ici est de restituer, sans être ni aveuglée par les préjugés, ni dénuée de compassion, tout ce qu'il m'a été donné de comprendre autour de la vaste querelle née d'un voyage vers le nord au départ de Velicatá en 1770. C'est injustement qu'on néglige aujourd'hui ce voyage, et qu'on impute la querelle aux seuls successeurs de Don Fernando de Rivera y Moncada.

¹⁴ Race ovine anglaise originaire des Midlands, introduite en 1832 aux États-Unis.

L'arrivée des troupeaux

Je suppose que de toutes les personnes participant de près ou de loin au chantier d'un livre véridique, celle qui prend la plume a le moins de mérite. Ce livre est dédié à Jimmy Rosemeyre, José Jesus López, Petit Pierre (qu'on ne doit pas confondre avec le *Little Pete* qui s'amouracha d'une antelope¹⁵ dans le Ceriso). Il est aussi dédié à Noriega, à Sanger, au Manxman¹⁶ et à Narcisse Duplin, ainsi qu'à tous ceux qui, volontairement ou non, contribuèrent aux événements qui y sont consignés. Bien peu de choses, pas même la reconnaissance que j'éprouve à l'égard des gentils petits elfes qui m'ont pressée de voir et de m'émerveiller de ce que je voyais, peuvent être comptées au nombre des talents de l'auteur. Tout ce qui me revient, au fond, c'est le tempérament qui m'est propre et qui m'amène à toujours penser que le jeu en vaudra la chandelle.

Deux années de travail dans une ferme dans les environs de Tejon; quinze ans en bordure de la piste de la Transhumance¹⁷ à l'endroit où elle débouche du goulet d'Inyo; toutes les entreprises, dictées par la nécessité ou le désir, qui m'ont fait connaître ses humeurs mais aussi le calendrier de sa flore buissonneuse et de ses cieux; le hasard des promenades lors des vacances dans la Sierra, avec toujours ce tintement de sonnailles qui nous

¹⁵ Voir <http://mojavedesert.net/mary-austin/the-last-antelope/>

¹⁶ Manxman désigne un habitant de l'île de Man, en Grande-Bretagne. C'est ici le surnom d'une personne qui en est probablement originaire.

¹⁷ « *Long Trail* » : il ne s'agit pas d'une grande transhumance comme dans les Alpes ; là, les troupeaux « traînent » vraiment sur la piste.